

**EXEMPLAIRE
DE DÉMONSTRATION**
Ce spécimen ne présente
que de courts extraits d'articles

LA SALIDA

Le magazine du tango argentin



**AVEC INOPINÉ
DIXIT FAIT
TANGUER
LE CLASSIQUE**

5,50 euros

N° 141 - mars 2026 - Édité par Le Temps du Tango

LA SALIDA

L'ÉDITO

'30 000 et 76'

Cela vous revient comme un lointain boomerang en bois de lucidité. Un message qui arrive sur votre portable d'une connaissance argentine soudain éprise de chanter – loin de toute ambition en la matière – une chanson grave qu'elle souhaite seulement partager. Une chanson douce et terrible qui dit, entre autres vers : « Tout est cloué dans la mémoire / Épine de la vie et de l'histoire / La mémoire pince jusqu'au sang / Les peuples qui l'attachent / Et ne la laissent aller / Libre comme le vent ».

Et les mots de León Gieco vous ramènent au Palais de Glace de Buenos Aires, où vous les avez entendus pour la première fois. La chanson tournait alors en boucle lancinante au cœur d'une exposition photographique racontant le « golpe » de 1976, les années noires de la dictature. Il y aura cinquante ans le 24 de ce mois de mars... Une chanson en appelant une autre, un tango cette fois, peu connu, vous revient lui aussi. « Je dis 30 000... et 76 », chante Gabriela Torres à l'attaque d'un « Nunca más » signé Vitale-González pour la musique, Abonizio-Noble pour la musique, alliance pop-rock-tango unissant guitare et piano énervés au bandonéon de Walter Ríos.

Il suffit d'avoir suivi une fois au moins le défilé commémorant chaque année le sinistre anniversaire du coup d'État pour mesurer l'ampleur de la blessure qu'a endurée l'Argentine. Le pays s'est longtemps accordé sur ce nombre de 30 000 morts et disparus. Et puis, à l'heure de la post-vérité, une partie de la classe politique a entamé un rétropédalage révisionniste aussi vif que décomplexé... au motif que la Commission officielle d'évaluation n'avait pu attester officiellement que d'un peu moins de 10 000 victimes sur la base des plaintes déposées par les familles. Mais pour les associations des droits humains, les noms et visages des 30 000 sont bien là, cloués dans la mémoire collective.

Le pire est peut-être que ce nombre résonne étrangement aujourd'hui que les satrapes de Téhéran ont réussi à égaler le terrible « score » de la junte en même pas trois jours...

JEAN-LUC THOMAS



Illustration de couverture :
Chloë Pfeiffer et l'Ensemble Dixit
(photo Lyodoh Kaneko)



P. 10 **D. BLANCO**

P. 3 **L'ÉDITO**

P. 4 **L'IMAGE INSOLITE**

P. 6 **FLASH**

P. 10 **DANSE - PÉDAGOGIE • Delphine et Moïse**

P. 16 **Le Temps du Tango**
RENCONTRE • Coca Cartery

P. 20 **CAFETÍN DE BUENOS AIRES**
El Polaco, Roberto Goyeneche

P. 28 **BUENOS AIRES HORA CERO • Le mate**

P. 30 **RENCONTRE • Norberto Pedreira**

P. 34 **PORTRAIT • Chloë Pfeiffer**

P. 40 **HOMMAGE • Michel Portal**

P. 42 **DANSE - MUSIQUE • La ronda idéale de DJ Santoz**

P. 46 **ON A VU • Nuestra tierra**

P. 50 **CINÉMA - DISPARITION • Robert Duvall**

P. 52 **RENCONTRE • Alejandro Rumolino**

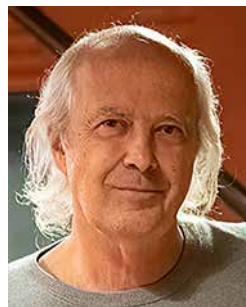
P. 56 **ON A LU**

P. 58 **SPECTACLE - DISPARITION • Claudio Segovia**

P. 60 **AGENDA**



P. 16 **COCA CARTERY**



P. 30 **N. PEDREIRA**



Enseigner oui, mais quoi ? et comment ?



Dans l'enseignement du tango en France, les approches sont multiples : séduisantes souvent, pas toujours efficaces. Parfois même discutables. Nous avons interrogé les deux "profs" de "Tango à Paris" sur leur conception de la transmission et l'évolution de l'enseignement.

La suite dans La Salida sur papier...

'Je ne sais pas comment j'ai appris à **danser**'

Coca Cartery et son mari Osvaldo, aujourd'hui décédé, ont connu un apprentissage familial du tango, aussi empirique que typique de la tradition milonguera qu'ils ont ensuite illustré avec autant de brio que d'humanité.



En 2004, à Buenos Aires, un couple inattendu remporte le Championnat du monde de tango de salon. Osvaldo et Luisa Inés Cartery – que tous appellent Coca – ont alors 66 ans. Ils ne viennent pas de la scène. Ils ne sont pas des figures médiatiques. Ils sont

des danseurs de milonga, formés dans les clubs de quartier, revenus à la danse après trente années d'interruption consacrées à élever leurs enfants. On célèbre alors chez Osvaldo ses « pieds de miel ». On parle de la douceur de Coca. Si Osvaldo est aujourd'hui décédé, on croise encore chaque semaine Coca au bord

des pistes des milongas du centre de Buenos Aires, à la Baldosa, à Lo de Balmaceda, à la Malena, où nous l'avions croisée avant de la rencontrer vraiment chez un ami commun. Ce qui frappe, en l'écoutant revenir sur son parcours, ce n'est pas son titre au Mondial. C'est une vie traversée par le tango.

Son père, Eduardo, d'origine italienne, est gardien d'un club à Lanús, au sud de Buenos Aires. À 4 ou 5 ans, elle l'entend mettre des chansons italiennes à la radio. Elle vient tourner le bouton pour chercher des tangos. Cette musique lui plaît déjà. « Pour moi, le tango, c'était comme le riz au lait. Quelque chose de doux. » Son père se fâche. « Il me grondait. Mais des ouvriers qui travaillaient dans la rue disaient : "Laisse la gamine ! Mets le tango !" Alors il m'a laissée choisir la musique. »

'Osvaldo faisait la femme'

« J'ai commencé à danser par hasard. Ma mère emmenait ma sœur au bal. Elle avait trois ou quatre ans de plus que moi, j'avais 15 ou 16 ans. Je les accompagnais. Et un jour, un garçon est venu m'inviter. Ma sœur voulait danser avec lui... et il vient me chercher, moi. Ma sœur a failli me tuer du regard. Il me dit : "Vous ne dansez pas ?" Je n'avais jamais dansé de ma vie. Jamais. Je regardais danser les autres. C'est tout. Il m'emmène sur la piste. Et je me suis mise à danser. Je dansais comme si j'avais appris à danser – alors que jamais, jamais je n'avais appris. Ça devait être à force de regarder. À un moment, je me suis trompée, je me suis excusée. Et lui a dit : "Non, non, on va le refaire." On l'a retenté et c'est passé. J'ai dansé toute la nuit. Et ma sœur n'a pas dansé... elle m'a fait la tête. » Pour Osvaldo, c'est une affaire de famille. « Son père avait eu sept enfants en deux mariages. Osvaldo était du se-

cond mariage. Les frères plus âgés venaient avec des amis, mettaient la musique et inventaient des pas. Et Osvaldo faisait la femme. Ils l'emmenaient pour qu'il exécute ce qu'ils marquaient. C'est pour ça qu'il dansait aussi bien en homme qu'en femme. Mais il ne voulait pas copier. Quand ils lui disaient : "Viens, on va t'enseigner ce pas", il répondait : "Non. Je ne veux pas être Rodolfo, ni Alfredo. Je veux être Osvaldo." Il voulait ses propres pas. Il écoutait énormément la musique. Il ne répétait jamais les mêmes figures. La musique l'attrapait et il improvisait tout. Un accent dans l'orchestre et il faisait exactement le pas qui correspondait. »

Au club, il y a le *muchacho* qui passe la musique derrière le rideau de la scène – on ne dit pas encore le DJ. Avec ses grands disques noirs. « Il posait l'aiguille et on écoutait le tango. Il lui arrivait de mettre le même morceau deux fois, parce que les couples le demandaient. Mais on dansait tout : tango, fox-trot, paso doble... C'était différent d'aujourd'hui. » Elle sourit en racontant qu'elle et Osvaldo sont devenus amoureux en dansant non pas un tango mais un fox-trot (ou un bolero, ils ne savaient plus très bien : vertige de l'amour...) « Nous avions 19 ans. Mais je le connaissais depuis mes 12 ans. »

Retour au bal

Après leur mariage, ils cessent de danser. Pendant trente ans. « Il voyait des couples se séparer à cause de la milonga. Il disait : "Moi, je tiens à ma famille. Je ne veux pas perdre ma femme pour le tango." » Ils ont quatre enfants. La vie passe. Le tango reste en arrière-plan. Puis les enfants grandissent. « Un soir, nos filles nous ont dit : "Vous êtes seuls à la maison,

La suite dans *La Salida* sur papier...



Une voix de sable et d'or

La voix du "Polaco" Roberto Goyeneche, éraillée par les excès, n'en est pas moins celle qui, après Gardel, aura le plus marqué l'interprétation du tango et produit des disciples éblouis par sa capacité à générer l'émotion.

'... Plein de jeunes chanteurs d'aujourd'hui chantent comme lui, en disant les points-virgules, les deux-points, et les silences...'

Roberto Goyeneche est né en 1926 dans le quartier de Saavedra, à Buenos Aires, même quartier où il est mort en 1994, à 68 ans. Son surnom, Polaco (Polonais), lui vient de la blondeur de ses cheveux. Dans sa jeunesse, ses copains l'appelaient pour la même raison : le canari. Beau et prémonitoire prénom pour quelqu'un qui allait devenir l'un des plus grands chanteurs de tango. Si je donne importance au nom de son quartier, c'est parce que Goyeneche y était très attaché et parce que les chroniques nous disent qu'il est resté, toute sa vie, même au sommet de sa gloire, un garçon de ce quartier. Quartier qu'il aimait profondément, comme il en aimait passionnément l'équipe de foot, Platense, dont une tribune du stade porte aujourd'hui son nom et d'ailleurs ne se trouve pas loin de l'avenue Roberto Goyeneche, importante artère qui traverse les quartiers de Saavedra et Villa Urquiza et porte son patronyme depuis 2004. Je le mentionne aussi parce que je pense que tout ceci sert à dépeindre la nature simple, humble et touchante de ce garçon de Buenos Aires qu'il est resté toute sa vie et explique en partie la tendresse que beaucoup de Portègues ressentent pour lui.

Et puis, il y a son chant. Goyeneche a débuté sa carrière dans l'orchestre de Raúl Kaplún en 1944, à l'âge de 18 ans. En 1952, après une interruption pendant laquelle il a travaillé comme conducteur de taxi et d'une ligne d'autobus, Goyeneche a poursuivi sa carrière avec l'orchestre d'Horacio Salgán. Quelques années plus tard, en 1956, il devient le chanteur principal de l'orchestre d'Aníbal Troilo, une reconnaissance significative de sa carrière naissante. Ensuite, il collaborera avec Astor Piazzolla, avec qui il a enregistré la *Balada para un loco* en 1969, avant même l'enregistrement historique d'Amelita Baltar.

Garganta con arena

Puis, il continue une carrière de soliste auprès d'Armando Pontier, Baffa-Berlingieri, Atilio Stampone, Raúl Garelo, Leopoldo Federico, Néstor Marconi et j'en passe. Il a chanté pendant cinquante ans et il a tout chanté. Son répertoire s'étend des premiers tangos des débuts du xx^e siècle jusqu'aux derniers poèmes de Piazzolla et Ferrer. D'ailleurs, il a beaucoup fait pour que la musique de Piazzolla et la poésie de Ferrer, qu'il admirait profondément, soient acceptées par tous. Goyeneche a chanté également dans deux films de Pino Solanas, *L'Exil de Gardel* (1985) et *Sur* (1988), grâce auxquels



En compagnie de Horacio Salgán



beaucoup de jeunes appartenant à une génération plutôt intéressée par le folklore, les Beatles, ou le rock'n'roll, se sont rapprochés du tango. Mais il y a au moins un tango qu'il n'a pas chanté, et ce tango s'appelle *Garganta con arena* (littéralement : gorge avec du sable). C'est un très bel et émouvant poème-hommage que lui a écrit et dédié Cacho Castaña, un autre chanteur. Ce tango parle du Polaco et de sa manière de chanter, de sa voix et de ce que Goyeneche représentait pour lui. Son titre fait référence à sa voix éraillée et à la diction pâteuse de ses dernières années, abîmées par tant de chant et de cigarettes, par tant de whisky et par tant de cocaïne, partagés lors de longues nuits passées en compagnie de son ami et complice, Aníbal Troilo. Goyeneche compensait la perte de sa voix avec un surplus d'émotion et de compénétration, ce qui n'a fait

La suite dans *La Salida* sur papier...



Créer, jouer, partager, transmettre

Le guitariste Norberto Pedreira assume de multiples influences dans ses compositions et porte un intérêt majeur à la transmission des héritages musicaux à travers la publication des partitions. Il s'en explique.



Du tango, mais pas que. Du folklore, mais pas que. Du flamenco, mais pas que... Du Jazz? un soupçon, mais pas que... On pourrait continuer ainsi à brouiller les multiples pistes suivies par Norberto Pedreira à la poursuite inlassable de la (bonne) musique que l'on trouve dans toutes les musiques, à condition de leur ouvrir sincèrement les bras. Disons, les oreilles...

Le guitariste né au début des années 60 à Buenos Aires commencera à restituer pour de bon toutes ses influences au sein du trio Pedreira-Belmonte-Balé à partir de 1984 et dans diverses expériences en Argentine, bien sûr, mais aussi en Bolivie ou en Uruguay. Le compositeur, installé à Paris dans les années 90, y poursuit son travail de créations aussi personnelles que métissées tout en se tournant de plus en plus vers les problématiques de la transmission, de l'enseignement et de l'édition musicale, qui l'occupent toujours actuellement et sur lesquelles nous avons souhaité faire le point avec lui.

Mais on ne saurait oublier de pointer auparavant la variété d'une discographie déployée à travers différents ensembles ou des collaborations partagées avec les bandonéonistes Olivier Manoury et César Stroschio, les regrettés Raúl

Barboza et Juan Carlos Cáceres, ou encore la guitariste brésilienne Cristina Azuma.

Au sein du trio PSP, il enregistre le beau *Siluetas porteñas* en compagnie de Ciro Pérez et William Sabatier. Toujours en trio, avec Daniel Díaz et Javier Estrella, il partage candombe, zamba, lando et autres valse de son cru dans *Otras imágenes*, et avec les mêmes, il imagine un *Petit choro* auvergnat ou revisite *La Javanaise* dans le CD *A la vida*. Avec son quartet où il réunit Bobby Rangell, Jean Wellers, Pablo Méndez et quelques invités de choix autour d'un nouveau boisseau de ses compositions, il signe *Cuarenta años*. Avec son vieux complice le pianiste Osvaldo Belmonte, il enregistre *Sigamos dialogando*, suite argentine pour piano et guitare. Et avant d'en venir au cœur de son travail, on rappellera la collaboration avec sa sœur Laura, pianiste.

Compositions et œuvres didactiques

Comment se porte de nos jours la création des partitions de tango et de folklore argentin ?

D'après ce que je peux observer, tant ici en France qu'auprès de la nouvelle gé-

La suite dans *La Salida* sur papier...



Chloë Pfeiffer, virtuose du détournement

La pianiste tarbaise, serial arrangeuse du tango avec Silbando, s'est donné mission de détourner le grand répertoire classique avec le groupe Dixit. Le disque *Inopiné* signe une éclatante réussite.

C'est bien connu, de Tarbes au tango il n'y a qu'un pas, celui qu'a franchi Chloë Pfeiffer à 13 ans, dans la ville où elle a grandi et a poussé la porte du stage d'orchestre qu'animait alors le bandonéoniste Alfredo Marcucci dans le cadre du très renommé festival d'été. La jeune baroqueuse, claveciniste, jouait déjà du piano pour son plaisir et découvrit d'un coup ce tango dont elle dit encore aujourd'hui « qu'il n'est pas si loin du baroque ». Vite conquise par la musique de La Plata, elle eut tout aussitôt le goût de le transcrire et brûlait déjà de s'inscrire dans le cours de composition que son jeune âge lui refusait au conservatoire. « Le coup de cœur a été immédiat, raconte-t-elle. Lors de la deuxième année du festival, je n'avais pas pu m'inscrire mais mes parents avaient hébergé des musiciens stagiaires qui répétaient à la maison. C'est cette musique live qui m'a attrapée et ne m'a plus quittée. En fait, le tango réunit la transmission orale sans laquelle, si l'on n'a pas été initié à la manière de faire groover, ça ne sonne pas du tout, et la musique savante même si je repousse ce mot car il voudrait dire qu'une musique populaire n'est pas savante, ce qui est faux. J'ai été happée par ce côté intellectuel et sensoriel à la fois ».

Elle est comme ça Chloë, très à cheval sur les mots comme sur la portée, très soucieuse de ne pas dire une bêtise, affolée d'être imprécise à l'évocation d'une date, d'un titre... Passionnée et rigoureuse. Ceux qui l'écoutent au-

La suite dans La Salida sur papier...

JEAN FLEURIOT





'La liberté incarnée'

La disparition de Michel Portal le 12 février dernier a ému les musiciens, bien au-delà du milieu du jazz où ce géant de la musique improvisée était toujours attendu et célébré. Pour la bandonéoniste Louise Jallu, il fut une source d'inspiration.



SYLVAIN GRIPOIX

bandonéon. Il en jouera jusqu'à la fin ». Où l'on découvre donc que ce charmeur de clarinettes, des sonates de Brahms partagées avec le piano de Georges Pludermacher (1969) aux thèmes piazolliens (*Libertango*, *Milonga del ángel*) honorés en compagnie de l'accordéon de Richard Galliano, fut prioritairement confronté au fueille et ne s'en éloigna jamais vraiment.

Louise Jallu avait croisé sa route et pour avoir échangé avec lui, nous confiait, encore émue du départ de celui qui se nourrissait de toutes les musiques et ne se rendait prisonnier d'aucune : « Sa façon de voir le bandonéon était totalement neuve. Il le voyait comme une sorte de clarinette à soufflet, quoi. C'était très intéressant de dialoguer avec lui. Et puis, évidemment, il faisait du Portal au bandonéon. La liberté incarnée, un grand, grand explorateur en fait. »

Comment ne pas être d'accord ? Portal lui-même revendiquait de mettre les doigts dans toutes les confitures à sa portée. Et quand

on dit portée... Des plus classiques aux plus contemporains, de Mozart à Stockhausen en passant par Bartók ou Globokar, qui lui dédiera une pièce, il aura joué beaucoup de ce qui fut écrit et improvisé tout le reste. Ses compagnonnages jazzistiques le relient à la crème de la crème française comme aux plus déterminés des dynamiteurs free : Jean-Louis Chautemp, Pierre Michelot, Jean-Luc Ponty, Bernard Lubat ou Yvan Jullien par ici, Sunny Murray,

La suite dans La Salida sur papier...

On ignore si ce bandonéon-là était cousin de celui qu'il empoignait sur scène, un vieux Doble A marron et nacré. Toujours est-il que Francis Marmande, chantre du jazz dans les colonnes du Monde, assurait ceci dans son hommage à Michel Portal, figure majeure de la musique en France pendant une soixantaine d'années : « Qu'un Argentin débarque à la gare [de Bayonne, ndlr] avec son instrument, Sylvain Portal, le père, expédie illico le fils, 9 ans, apprendre le

DJ Santoz: 'populaire et élitiste'

Du Théâtre du Soleil à la milonga, de comédien à tanguero, Stéphane Decourchelle est devenu en 2017 DJ Santoz, chantre d'une musique « élitiste pour tous... »

mence sa ronda idéale avec Carlos Di Sarli tout en précisant son choix de 4 tangos: « La tanda dans la tradition de Buenos Aires se joue avec 4 tangos. J'aime les belles milongas et les deux sont possibles, avec des tandas de 3 ou 4 tangos. »

Les violons de El señor del tango

Dans une milonga, il faut vraiment savoir quoi choisir dans la discographie de Carlos Di Sarli : ses premiers enregistrements datent de 1928 et les derniers sont réalisés en 1958, deux ans avant sa mort. Pas étonnant qu'il existe parfois plusieurs versions d'un même titre. Notre invité a privilégié les années 40, la période où la cadence est un peu plus rapide que les enregistrements réalisés plus tard dans les années 50.

1. El amanecer / 2. Organito de la tarde / 3. Nueve puntos / 4. La viruta

Pour *Organito de la tarde* (date d'enregistrement: 1942-11-30. Source Shellacs, El recodo), il s'agit ainsi de la première version, celle de 1941 ou *Nueve puntos*, également première version enregistrée en 1943.

DJ Santoz justifie ainsi le choix de ces versions instrumentales de *El señor del tango*: « Parce nous avons tous commencé à apprendre à danser avec ces titres et que nous les retrouvons toujours comme au premier

La suite dans La Salida sur papier...



()
 ()
 ()
 ()
 ()
 ()

Depuis le début des années 90, Stéphane Decourchelle travaille dans des compagnies, théâtres et autres structures culturelles en tant qu'acrobate, jongleur, comédien. « Des projets transversaux qui m'amènent à jouer au Brésil, en Chine, en Nouvelle-Calédonie, partout en Europe et bien sûr dans l'Hexagone. Mon compagnon de route est Jean-Sébastien Bach ! » Car Stéphane joue aussi du piano !

Vint alors le jour, en 2010, quand une amie l'accompagna à une initiation de... salsa ! Tentative ratée. « Nos agendas divergeaient tellement que nous avons décidé de nous retrouver à Lyon pour une initiation au tango argentin. » Coup de foudre : « Je m'y plonge éperdument. La rencontre avec cet art populaire et initié résonne avec les fondamentaux qu'Ariane Mnouchkine, du Théâtre du Soleil, m'a transmis, à savoir, créer un théâtre populaire et élitiste pour tous. Les Argentins le créent avec la

culture du tango », s'enthousiasme Stéphane.

Et quel bonheur de retrouver toutes les sensations découvertes à l'âge de 8 ans quand sa mère l'emmenait au cours de danse classique. « En dansant le tango et en le faisant danser, je retrouve aussi la joie d'un enfant qui exprime en musique une sensibilité. »

À nous de nous émerveiller maintenant en écoutant les trois tandas de Stéphane, devenu depuis DJ Santoz (nom breton de Saint-Thois, le village finistérien où il réside), qui com-



Lucrecia Martel et l'affaire Chocobar

La réalisatrice multiprimée signe son premier documentaire, *Nuestra tierra*, où elle revient sur la longue affaire Chocobar, du nom du chef d'une communauté autochtone de la province de Tucumán : vol des terres, assassinat, justice discriminante, l'Argentine s'est tendu là un terrible miroir.



METEORE FILMS

tage colonial séculaire du vol des terres en Amérique latine, et celle du crime.

Le fait que le procès ait été filmé a sûrement influencé le verdict. Les accusés furent en première instance condamnés à de lourdes peines, mais ce jugement fut ensuite révisé, et l'assassin principal ne reçut au final qu'une sanction d'un an de prison, comme nous l'apprend le générique de fin... Si le drame judiciaire et policier est au cœur du récit, en parallèle Martel explore l'histoire de cette communauté, la vie de ses membres – leurs migrations, leurs épreuves, leurs luttes, leurs souvenirs – et le combat qu'ils mènent sans relâche ; tout cela souvent raconté par le biais de la photographie, s'entremêlant à l'analyse de l'ensemble complice du système politique, économique et administratif qui a œuvré pour les déposséder de leurs terres.

Yupanqui convoqué

Originaire de Salta, Lucrecia Martel traite ce sujet important avec finesse, audace et rigueur. Elle explore un fait local ayant des résonances internationales : la terre des ancêtres, les frontières, la gestion postcoloniale. Le procès a eu lieu bien longtemps après les faits, contre des blancs pour avoir tué un homme indien qui s'opposait, avec sa communauté, à l'exploitation minière annoncée, et donc à leur expropriation. Ce procès, tout comme le film, prend le temps d'écouter, de donner la parole à chacun. Les réflexes coloniaux refont inévitablement surface, mais aussi les traumatismes enfouis, les injustices, les corruptions. On pense à *12 hommes en colère* dans la manière dont ce film est mené et filmé, et dans les questions morales qu'il pose, l'injustice et l'impunité.

Il met surtout au jour la continuité d'une logique d'expropriation séculaire, toujours à l'œuvre. Une question affleure naturellement : peut-on penser la démocratie sans passer par la justice ? On s'interroge aussi sur la

Lucrecia Martel, à qui l'on doit notamment *La ciénaga*, *La niña santa*, *La Femme sans tête* et *Zama*, films de fiction encensés pour leur finesse narrative, a présenté *Nuestra tierra* en avant-première hors compétition à la Mostra de Venise 2025, à San Sebastián dans la sélection Horizontes latinos accompagné par María Alché coscénariste,

ainsi qu'aux festivals de Toronto, New York et Londres, où ce nouvel opus a obtenu le prix du Meilleur Film.

Argentine, Octobre 2009. Trois hommes blancs, un propriétaire terrien local et deux ex-policiers, tentent d'expulser illégalement les membres de la communauté de Chuschagasta, revendiquant la propriété de leurs terres. Ils tuent leur chef, blessent deux autres

membres. Le meurtre est filmé. Neuf ans plus tard, après de multiples manifestations dans tout le pays réclamant une justice contre les assassins restés en liberté, s'ouvre le procès. Lucrecia Martel commence alors à filmer. Ce documentaire, tourné en immersion totale, alterne témoignages, archives, scènes de vie de la communauté et images d'audience où l'on comprend la longue histoire de l'héri-

La suite dans La Salida sur papier...

FESTIVAL de TANGO de Prayssac

du 18 au 26 juillet 2026



Natalia VICENTE
Fernando NAHMILJAS



Laura D'ANNA
Sebastian ACOSTA



Marcela GUEVARA
Stefano GIUDICE

Séminaires
Pratiques
accompagnées
Milongas
quotidiennes
Concerts
Conférences
Ateliers
Exposants...



ENSEMBLE
HYPERION



PICOTANGO
ORQUESTA



Website : letempsdutango.com

Le Temps du Tango

Infos : contact@letempsdutango.com

ET BIENTÔT
d'autres
artistes à
l'affiche

WEEK-END DES MAESTROS

Le Temps du Tango - Paris

APEL

Astria

SAMEDI 21
DIMANCHE 22 | **Mars**

Mariano
GALEANO

Neri
PILIU

QUÍÑONES
Yanina

SAMEDI 6
DIMANCHE 7 | **Juin**

Séminaire intensif - 5 workshops

letempsdutango.com Le Temps du Tango

Bulletin d'abonnement à La Salida et/ou n° hors série

- ☐ Abonnement ou ☐ Réabonnement à La Salida
- ☐ 25€ si l'adresse est en France
 - ☐ 30€ si l'adresse est à l'étranger
 - ☐ 35€ abonnement de soutien
 - ☐ collectif minimum 10 exemplaires x 22€ =€
- à partir ☐ du prochain numéro ou ☐ du dernier numéro paru
- ☐ un numéro hors série l'anthologie bilingue 15€ si adresse en France
traduction de 150 tangos par Fabrice Hatem
- ☐ à l'unité, pour les numéros 135 à 139 de La Salida 6€50, sinon 1€50



Organisme
 Nom prénom
 Adresse
 Complément adresse
 Code postal Ville
 Pays Téléphone
 Email

Paiement par CB
 letempsdutango.com>
 lasalida> abonnement

chèque ordre Le Temps du Tango, chez Luis
 Blanco 109 avenue Marcel Ouvrier, 91550 Paray-
 Vieille-Poste contact@letempsdutango.com

virement IBAN Temps du Tango
 FR7630066106970002021810236
 BIC CMCIFRPP

LA SALIDA

Directeurs de la publication

Luis Blanco et France Garcia-Ficheux

Rédacteur en chef

Jean-Luc Thomas

Rédaction

Irene Amuchástegui
 Alberto Epstein
 Dominique Ficheux
 Marie-Anne Furlan
 Bernardo Nudelman
 Elisabeth Dussaud
 Serge Davy

Ont contribué

Guillemette Veneau

Direction artistique et mise en page

Marie-Françoise Marion et Philippe Fassier

Le magazine du tango argentin édité par Le Temps du Tango

contact@lasalida.info
 letempsdutango.com > la salida

Membres fondateurs

Solange Bazely et Marc Pianko

Abonnement

contact@letempsdutango.com
 letempsdutango.com > la salida > abonnement

Publicité

06 15 15 11 25 - pub@lasalida.info
 letempsdutango.com > la salida > la publicité
 nous contacter 15 jours avant publication
 letempsdutango.com > la salida > en qqs mots

Imprimeur

GDS - 24 Rue Claude Henri Gorceix - 87280 Limoges

Commission paritaire n° 1129G78597

Dépôt légal à parution

Toute reproduction, totale ou partielle, de cette
 publication, est interdite sans autorisation



LA PUBLICITÉ DANS LA SALIDA

Le magazine du tango argentin

Dimensions des pavés en mm :

4° de couverture*	153,50 x 220
1 page (autre que 4e de couv.) :	128,50 x 183,50
1/2 page en hauteur :	62,25 x 183,50
1/2 page en largeur :	128,50 x 89
1/3 de page :	128,50 x 61
1/4 de page :	62,25 x 91
1/8 de page :	62,25 x 45

* Attention : sur la 4° de couverture, il ne doit pas y avoir
 d'infos utiles sur 5 mm en haut, en bas et à gauche.

Un format-type vous est fourni dès la réservation d'espace.

Fourniture : Fichier PDF, JPEG ou TIFF
 résolution minimale 300 dpi, à fournir
 par email à l'adresse : pub@lasalida.info

Dates de fourniture :

Date limite	pour La Salida paraissant le
15 février	début mars
1 ^{er} juin	mi-juin
1 ^{er} septembre	mi-septembre
15 novembre	début décembre

Prix d'une parution* HT :

	pages intérieures	4°
	noir & blanc	couleurs
1 page	240 €	430 €
1/2 page	170 €	300 €
1/3 de page	125 €	220 €
1/4 de page	100 €	175 €
1/8 de page	56 €	100 €

* Tarif dégressif si plusieurs parutions (sauf DerDeCouv) :

- 2 parutions : 10%	- 4 parutions : 20%
- 3 parutions : 15%	- 5 parutions : 25%

(offre promotionnelle : 1/8 de page N&B 130€/année)

Mode de règlement :

France : chèque sur facture
 Étranger : virement bancaire sur facture